

Chapitre 1

Twas brillig, and the slithy toves

Did gyre and gimble in the wabe.

All mimsy were the borogoves

And the mome raths outgrabe.

Et un coup de brosse, et un trait de pinceau... Vraiment, cette œuvre avançait plutôt bien. J'en étais fier, rien qu'à voir tout le temps que j'y avais passé. Un dessin digne de figurer au Louvre, ou au moins dans la galerie des « Déviations du Jour » de DeviantArt. Un petit coup de gomme, une dernière-attends, qu'est-ce que ça vient de faire, là? Annule, annule! Ctrl+Z, Ctrl+Z! Mais quelle horreur! Heureusement, le logiciel répara cet horrible coup de gomme qui avait ravagé la moitié de l'image, me laissant soupirer de soulagement. Jamais je ne laisserais un coude ayant glissé saloper des semaines de travail. Pas après tout le temps que j'avais passé dessus!

« *T'as failli louper ton coup.* »

« – Failli. Là est la différence, cher compagnon. »

Sakeru se percha sur mon épaule, dans un panache de fumigènes bleus. Ses yeux gigantesques de dragonneau manga clignèrent en dispersant de petites étoiles dorées, en signe d'admiration. Il fallait croire que même si je l'impressionnais, j'avais un peu perdu la main au bout d'un mois passé sans dessiner. Sans même pouvoir approcher ma tablette.

Mais mon talent était toujours présent. En tant que dessinateur, je ne pouvais pas tout perdre aussi facilement. Il est facile d'apprendre, mais presque impossible d'oublier. Ou alors il fallait vraiment le vouloir.

Alors que je continuais de dessiner, ma pensée continuait à philosopher, en bruit de fond. Je réfléchissais sur le fait qu'il y avait deux types de personnes dans ce monde. Celles qui savaient créer, celles qui ne pouvaient pas. Je pensais faire partie de la première catégorie. Enfin, quand on avait autant d'imagination que moi, ce n'est que logique, non?

Personnellement, j'étais du genre à penser que l'imagination est ce qui forge le monde. Tout ce qu'il y a autour de nous a été dessiné avant d'être créé. Notre société est le résultat d'une longue démarche d'inventions et d'innovations, toutes venues de l'imagination d'une conscience avancée. L'univers est un concept entier, rempli de millions d'autres concepts tout aussi variés. La conscience d'invention qui a permis à la race humaine de s'avancer est aussi ancienne que l'apparition de ses premiers représentants. Et encore aujourd'hui, cette conscience existe. J'en possédais une partie, infime mais tangible.

« Pour les reflets, bleus ou dorés? », demandai-je au dragon.

« – *Dorés, bien sûr.* »

J'aimais me penser en tant que créateur. J'étais une machine d'imagination, une bête à penser et à inventer. Bon, peut-être pas tant que ça. Mais tant de solutions à des problèmes courants de la vie pourraient être résolus par mon intellect créatif. Et encore, je ne me vante pas, j'ai pour l'instant

seulement trouvé l'idée du ticket de caisse reçu sur smartphone, pour économiser le papier (brevet à déposer). J'adorais inventer, c'est vrai; mais dessiner les fruits de mon intellect était hautement plus gratifiant. On pouvait me qualifier de vrai touche-à-tout, et c'était mon métier que d'aider les gens de la seconde catégorie.

Car malheureusement, c'étaient ces mêmes personnes qui peuplaient plus des trois quarts de cette petite planète bleue. Beaucoup étaient fermées à toute once d'imagination, quel comble. Et encore, si seulement ces gens-là étaient sérieux, sans plus! Mais non, il a fallu que l'imagination soit déclarée enfantillage sans goût, sans intérêt, et déclassée au rang d'« inutilité »! Ah, l'âge adulte. Quelle belle idiotie.

J'en avais assez de me faire entendre dire que j'étais trop vieux pour aimer ce que j'aimais. Pas de dessins animés. Pas de jouets. Pas d'animaux fantaisistes. Pas de couleurs vives. Mais pourquoi pas? Les adultes devaient-ils forcément vivre dans un monde monotone, fait de couleurs froides et d'ennui? Je voulais, et je pouvais être un adulte et aimer les choses enfantines. Être intelligent et cultivé ne signifiait en rien que je ne pouvais pas aimer les peluches et les licornes. Rien de tout ça n'est mutuellement exclusif. Les parents qui, normalement, devraient me supporter et m'aider à me construire, et toute cette société, voulaient me donner honte d'aimer ce que j'aimais, et d'être comme j'étais. Ce sont ces gens là qui me donnaient envie de ne jamais vouloir grandir. J'aimais me sentir à l'abri dans mon propre monde d'enfance perpétuelle.

« Pas vrai, j'ai encore oublié d'inverser la sélection. »

« – *T'y arriveras la prochaine fois.* »

L'enfance, le berceau de l'imagination. Contes de fées, jouets prenant vie, cet état d'émerveillement constant dans lequel nous plongeant toutes les merveilles du monde alors inconnues. Et dans la solitude des jeux d'un enfant alors unique, avec des parents souvent absents et trop peu d'amis du même âge, c'est également le berceau des amis imaginaires. *Dont le petit dragon qui mâchouillait mes crayons en ce moment même.*

Oui, j'en avais. Du haut de mes seize ans, j'admettais en avoir quelques uns... Bon, d'accord, une vingtaine. Et alors? J'aimais la société, mais mon anxiété m'interdisait de devenir sociable avec de vrais gens. On ne pouvait pas me le reprocher. Ce qui se passe dans ma tête ne regarde que moi, et il est vrai qu'à une époque, j'étais un peu le petit solitaire au fond de la classe... Ici encore, en quoi pouvait-on dire qu'une fois atteint un certain âge, il était considéré comme inutile d'avoir avec soi la compagnie d'amis qui nous comprennent, nous divertissent, et qui ne nous jugeront jamais? Je ne pouvais pas concevoir cette idée; moi, devoir vivre un jour sans mes amis? Désolé, je passe mon tour. Je tenais beaucoup trop à mon imagination pour laisser mourir tant d'années d'amitié.

« Eh ben tu vois? On aurait du prendre du bleu. Maintenant faut que je recommence tout. »

« – *Sorry. J'aime beaucoup le doré.* »

« – Classique. T'es un dragon. Et viens pas me dire que c'est raciste. »

Tout de même... L'imagination, cette belle chose, était une véritable source d'énergie. Alors que mon stylet glissait sur la surface plastifiée de ma tablette graphique, donnant naissance aux traits graciles d'un Nyalon céruléen, *je sentais l'imagination couler de mes doigts, afin de venir toucher la pointe de mon outil. De légères gouttes bleues, que seul moi pouvait voir. Elles se mêlaient aux données du capteur de mouvement de la tablette, afin de rejoindre l'unité centrale ou elles se modifiaient, prenaient une autre forme, se changeaient en code binaire, et enfin passaient vers l'écran afin de faire apparaître mon dessin sous une forme embellie, rayonnante de créativité.* Les traits de mon personnage semblaient étinceler sous la lumière d'une étoile blanche, scintillant au sommet du dessin. Ou du moins...c'est ce que j'imaginai. Après tout, l'imaginaire et le réel n'étaient pas faits pour se

toucher, et ne pouvaient pas interagir ainsi. Règle élémentaire de la magie, les deux types étaient séparés par une barrière infranchissable, un voile de pure magie et de science mêlées. Mais j'aimais bien me représenter l'imagination sous forme d'énergie bleue. Une énergie faite de sentiments, de volonté et d'émotions à l'état pur, condensées sous forme de vapeur liquide, ou de liquide vapoureux. Pour faire court, je l'appelais Fluide Bleu. Clair, concis, pas d'erreur possible. Enfin, il n'y avait là uniquement qu'une seule forme de l'énergie vitale du monde. Le chi, le mana, la magicka, la magie des rêves, le magnétisme et j'en passe étaient tant d'autres désignations valables dans leur subjectivité. Mais j'aimais cette idée d'un élément fluide, glissant entre mes doigts, tel un sortilège. Et surtout, d'un beau bleu bien nuancé.

« *En effet, le bleu donne un meilleur éclat aux étoiles.* »

« – 'Te l'avais dit. »

J'aimais le bleu, c'était ma couleur favorite. La couleur de la mer. La couleur du ciel. Et une jolie couleur. Bon, je n'allais pas dire « une couleur de garçon » car la taxinomie chromatique était un concept horrifiant. Les filles en rose et les mecs en bleu, ce genre de pensées. C'est une convention, mais quand ça limite notre garde-robe à une seule couleur, ça devient soûlant. En plus, cette association chromatique a été inventée par les nazis, c'était historique. Mais bon; moi, en tant que beau mec bien musclé et aussi viril que possible, ça ne me posait absolument aucun problème de m'habiller en rose de temps à autre. Tolérance et acceptation, My Little Pony nous l'avait appris. On était au 21e siècle, quand m-

« Ma fille chérie! Viens manger! »

Cette appellation me fit sortir de ma rêverie, si brusquement que je faillis foirer mon trait à nouveau. La voix de la daronne. Pitié, pas d'appellations féminines maintenant! Comme si je n'avais pas suffisamment de problèmes en ce moment, je devais encore subir ces discours.

« J'arrive. », soupirais-je d'une voix manquant cruellement de testostérone.

Je sauvegardai ma création, dépité, et vins rejoindre la troupe humaine attablée dans la cuisine, *alors que Sakeru s'envolait dans un nuage pelucheux de fumée bleue.*

Il régnait dans le salon une odeur de bière et de cigare, qui détruisait une partie de mes capteurs olfactifs alors que je passais entre les deux canapé-lits défaits et leurs couvertures étalées dans le salon, le vélo d'intérieur couvert de poussière, et le vieux sapin de Noël qui perdait ses aiguilles. Décidément, ce papier peint fleuri avait vraiment besoin d'être refait, avec toutes ces traces de feutres et taches de nourriture. Mon vieux jean troué aux genoux et orné de strass roses se prit dans un clou qui dépassait du mur, et je dus guerroyer pour l'en arracher sans casser un morceau de plâtre. En entrant dans la cuisine, je jetai un coup d'œil rapide à mon pull fuchsia pour s'assurer que les taches diverses ne se voyaient pas trop. Il ne manquerait plus qu'on m'accuse d'être négligé...ou pire, négligée. Je suppose qu'il ne faudrait pas nier longtemps. J'allais pas le cacher, même si j'en avais honte. Vraiment honte. Mais...je n'étais pas vraiment un mec viril. Enfin, j'en avais l'esprit...mais niveau corps, on repassera. Ça va, ce n'était rien de grave, j'avais juste quelques courbes...et des seins. Et un vagin, aussi. Et un sang bourré de progestérone.

J'étais un transboy. Un garçon né dans un corps de fille. Je ne le savais que depuis deux ans, mais au fond, je l'avais toujours ressenti. Et, croyez-le ou non, mais c'était si handicapant d'être comme emprisonné dans un corps de fille. Je ne pouvais aller nulle part sans qu'on utilise le mauvais prénom. Sans qu'on ne m'appelle « mademoiselle », quand bien même ce terme réducteur et sexiste ne se disait plus depuis des lustres. Quant au supplice mensuel, je n'avais vraiment, mais alors, vraiment pas envie d'en parler. Les soutien-gorges et le rose, qu'on me forçait à porter car « tu es une fille, tu dois te faire belle pour ton futur fiancé », me mettaient mal à l'aise, directement au niveau de l'âme. Un malaise

tellement profond, et pourtant si inexplicable. Et surtout, vu que je vivais avec la deuxième catégorie, ceux-ci ne comprenaient pas.

Ah, la famille. On ne les choisissait pas, mais on se les coltinait toute sa vie. Et le pire était que le plus souvent, on était dépendants d'eux, quand bien même on voudrait les fuir.

En entrant dans la cuisine, je fus accueilli par des coups de coude dans le flanc, un panache de fumée de cigarette, des cris insupportables et une odeur de pâtes infecte. Un déjeuner typique dans cette famille.

« 'est ma plaaaaace! », le quatrième marmot gueula.

« – Naaaaan! », répondit la troisième mioche, encore plus fort, avant de se faire gifler et violemment pousser. Je haïssais ces gamins. De telles nuisances sonores et olfactives, qui à chaque repas se battaient pour avoir une place. En même temps, on était à cinq gosses à la fois dans une petite cuisine de quatre chaises, avec deux adultes sur le dos. Et un chien. J'aimais bien ce chien, sauf quand il fallait le sortir. Enfin bref, étant le plus grand le la portée, je devais partager une place près du mur avec la dernière de 5 ans. Autant dire que c'était serré, tant sur le plan physique qu'affectif. Je n'aimais pas ces rejets, et ils me le faisaient sentir. Coups de coudes et de jambes étaient un dessert, servi avec une cuisine ultra-simpliste et répétitive, constituée de beaucoup de féculents.

Vivre des allocations avait ses défauts. Des pâtes, à tous les repas. Du riz discount en paquets de 5kg, des pommes de terre mouillées d'huile en guise de frites. Un kebab par mois si les factures le permettaient. Parfois quelques légumes pendant les périodes de promotion, mais alors c'était une tambouille préparée à la va-vite, sans beaucoup de goût...à part celui, brûlant et atroce, du trop-plein de sel qui offensait la langue, ou de l'huile de mauvaise qualité, rance après tant de fritures, qui donnait envie de vomir. Et encore, on appelait cela de la « cuisine traditionnelle », le genre de soupe atroce cuite au faitout qui dure deux jours et plus, qui colle au fond de la casserole dans un désastre de gras brûlé et qui bouchait les toilettes le jour suivant. De la malbouffe de prison; autant dire que ça ne faisait que coller au cadre de cette maisonnée.

« Encour t'a pissé o lit! »

Le gros qui gueulait sur le gosse de 12 ans, c'était le type avec qui ma génitrice folâtrait en ce moment. Un enfoiré tonitruant venant de Bosnie, qui parlait à peine français et qui ne pouvait même pas trouver un boulot, tout en graisse et alcool qu'il était, mais qui avait fait pondre deux mioches à cet utérus communiste sur pattes qu'était ma mère. Déniché dans un bar alors qu'elle était bourrée, leurs tentatives de mariage ont échoué du fait de différences culturelles trop importantes, ce qui n'a pas empêché cet obèse de s'insinuer dans ma vie du jour au lendemain, comme un souvenir déplaisant qui se collait dans un coin du cerveau pour ne plus jamais disparaître.

Heureusement que j'étais venu en premier dans la liste des gamins mis bas par cette blonde décolorée. Quoi que, rien que de partager un appart' avec une sorte de sous-espèce raciste, sexiste, homophobe, nationaliste et bigot comme celui-là, je ne me sentais pas si propre que ça, moi qui étais pourtant une définition de la tolérance et de l'acceptation...et à cause de ça, je devais subir toutes les responsabilités qui incombaient aux aînés: abandonner l'amour qui nous est dû, devoir en permanence montrer l'exemple, délaisser toutes ses possessions vestimentaires et technologiques sur simple commande, et toujours, toujours être responsable, quoi qu'il arrive. Je pourrais être en train de passer mon bac que, si l'appart' brûlait à ce moment précis, ce serait moi le responsable. Quelle vie, décidément.

« Mais laisse-le! Tu vois bien qu'il a pas fait exprès! »

Celle à l'haleine de clope, au ventre tombant et aux vêtements délavés, était ma génitrice, une Polonaise dévergondée du nom imprononçable de Beata. Enfin, dévergondée dans le sens où elle avait déjà copulé avec quatre partenaires en espérant trouver le mari parfait, sans espoir. Et chacun lui a refilé un gosse avant de se barrer, sauf pour le quatrième qui en lui a collé deux, ce même gars en train

de gifler le second gosse énurétique (les histoires de lit mouillé et tout ça). Mais bon, même si on était pas si proches que ça, je pouvais la comprendre. Élevée dans une famille de conservateurs, le mariage était devenu un must obligatoire. Grosse pression parentale, surtout alors qu'elle avait toute une flopée de marmots à nourrir. Et pendant un temps, avant que je ne réalise que j'étais trans', elle avait voulu me forcer là dedans...mais je n'aborderai pas cette partie de ma vie. Les quelques histoires que j'avais connues furent soldées sur des échecs complets et cuisants, qui m'avaient forcé à me replier hors du monde de la romance, une fois pour toutes. Le comble pour un pansexuel comme moi, me disais-je souvent avec ironie.

Alors que je me frayais un chemin jusqu'à la pile d'assiettes, une gifle puissante vola sur la joue du deuxième mioche, qui fondit en larmes, couvert d'insultes en bosniaque. Horrible langue, qui résonnait dans les oreilles avec toute la grâce d'une perceuse à 3h du matin, vous sortant d'un joli rêve et marquant profondément votre esprit. C'était une tension permanente entre cet obèse maniaque et tous les autres gosses, et ce depuis des années. Sans explication, sans aucune raison, on se faisait souvent insulter, rabaisser et frapper, en raison de la différence que nous présentions face à un idéal irréaliste de nous-mêmes, que certains auraient aimé avoir dans leur maisonnée. En gros: on nous aimait pas trop ici, tout ça car nous avons osé être nous-mêmes. Surtout moi. Et encore, ils ne savaient pas, pour ma volonté de changer de genre. Autant dire que l'ambiance familiale n'était pas la meilleure du monde.

Je pourrais toujours me dire qu'il y avait des enfants qui travaillaient dans les mines ou partaient à la guerre, mais ces pensées étaient la preuve que je m'habituais à vivre dans cette misère affective. Un trou du cul se contente de frapper et de gueuler; mais un véritable pauvre con cachait ces mêmes actions sous un couvert de bienveillance et de « je fais ça pour ton bien ». Combien de fois m'avait-on dit qu'on ne voulait que mon bonheur, et dès la moindre faute, changeait totalement de registre? On m'avait offert un nouveau smartphone il y a quelques mois, mon tout premier, le temps pour moi d'aimer en avoir un et de développer mes habitudes Internet, afin que la privation en soit plus cuisante. On m'offrait de nouveaux habits, mais uniquement des roses, car j'avais dit une seule fois que je haïssais cette couleur. J'avais eu une tablette graphique pour Noël, mais j'avais à peine le droit d'y toucher, et tous mes dessins devaient être comme « on » le voudrait et pas moi.

Et, surtout, mes opinions politiques et sociales étaient systématiquement refoulées dès que j'osais hausser la voix au dessus de mon habituel marmonnement replié.

Mais mieux valait ne plus y penser pour l'instant. Je pris une assiette de macaronis aux saucisses (au moins un plat mangeable!) et tentai de m'asseoir dans un angle mort, afin de ne pas devenir la cible d'une autre volée d'injures venant d'un abruti alcoolique, qui semblait s'être assez défoulé sur le mouilleur de lit. J'avais autre chose à faire...par exemple, être heureux, ou du moins essayer, dans ce climat.

Sans résultat. Le Bosniaque tourna son cou gras vers moi, me pointant de ses multiples mentons mal rasés.

« Et toi, i sont ou tes notes, hein!?! »

Quoi, encore cette histoire de bulletins? Mais que cet idiot apprenne à se servir d'Internet, enfin! On n'était plus en 1980!

« On les a pas encore eues. », répondis-je, impassible.

« Mentouse! »

Il m'insulta de différents noms incompréhensibles, tout en cognant du poing sur la table. J'en avais marre de ce gros con, j'avais faim, mais dès que je prenais ma fourchette, je me faisais gueuler dessus. Pas le choix: il me fallait répliquer. Allez, c'était à nouveau reparti pour un combat intense d'arguments, auxquels étaient rétorquées des insultes et des menaces. Cet enfoiré avait le don de me mettre hors de moi, et de très vite me pousser à mes limites. Je détestais ces dialogues emplis de

larmes. Je détestais me réduire à pleurer, mes yeux se mouillant de larmes du fait d'un défaut physique. Je détestais devoir montrer mon côté vulnérable, surtout à des imbéciles.

« Tou fous jamais rien, i tou passe toute lo journé avec to dessinage! »

« – Je révise, aussi, hein! Va pas croire que je suis inutile! »

Allez, qu'on se grouille, j'avais faim, moi. J'avais autre chose à faire que de rester ici à entendre un malandrin en manque de vocabulaire déblatérer des ignominies injustifiées. J'avais un dessin à finir, quoi! Et puis l'école, aussi.

Mais n'essayez pas d'avoir une conversation avec un chien, car il ne saura qu'aboyer.

« Si j'ti sé onlève tou va voar! J'ti jour jo vai to pétér la geule kom sa! »

Et il abattit son couteau sur la table.

Un chien, c'était le seul qualificatif qu'on pouvait accorder à cette chose ignoble, et encore. Un sale cabot rempli de tiques, couvert de gale et dont même une caricature cliché de Chinois ne voudrait pas dans sa soupe. Je le haïssais. J'en avais marre...mais en même temps, de tous les trous du fondement qui vivaient en France, il avait fallu que ma génitrice choisisse le plus idiot de tous. Si seulement elle était restée avec le second, le cuistot français, elle aurait pu obtenir des papiers et rester avec seulement deux gosses, mais à cause de problèmes d'alcool, elle s'est retrouvée là. J'avais pas eu mon mot à dire dans cette décision précipitée. Tout de même..pourquoi un salaud qui battait ses gosses? Pourquoi pas un péquenaud au hasard qui, à défaut d'avoir du fric, serait au moins assez sympa pour ne pas détruire tout ce qui nous tenait à cœur? Ce qui me tenait à cœur?

Heureusement, la troisième de 8 ans renversa son assiette, ce qui offrit une diversion suffisante pour échapper à la colère de cet obèse criblé de puces. Les chiens errants ont toujours des puces. Le spectacle de la gosse giflée, traitée d'incapable et de toutes sortes d'injures en bosniaque, ne me faisait plus ni chaud ni froid, avec le temps.

Il me fallait aller en cours, au vu de l'heure. Ignorant mon assiette, malgré la protestation de mon estomac, j'attrapai mon sac d'école dans le couloir d'entrée, enfilai vite fait mes baskets salopées et ma veste rose fluo (choix parental...), et me glissai hors de l'appart' où je vivais, sans un mot ni un bruit. Quand on vivait avec des imbéciles, mieux fallait savoir fuir.

Le chemin vers le lycée faisait près d'un kilomètre de long, serpentait entre les vieilles maisons de la ville de Cournault, et prenait vingt bonnes minutes. Une longue marche paisible, sans connard pour me surveiller et personne pour me critiquer. Cela me laissait le temps de réfléchir, d'inventer et de créer. Heureusement, j'avais pris mon téléphone et mes écouteurs, précieux outils de travail autant que de divertissement.

La musique était un de mes quelques rares échappatoires hors de cette réalité hideuse. Quand on était aussi replié sur soi que moi-même, mieux valait apprendre à se servir des issues de secours. Et le cas échéant, on pouvait toujours creuser notre propre porte de sortie, grâce à l'imagination. Or, la musique m'aidait à imaginer, quels que soient le genre ou l'époque. Du moment qu'il y avait un bon rythme, tout était acceptable. Oui, même la tecktonik. Mais pas trop quand même.

Parcourant mes fichiers parfaitement organisés, je me laissai entraîner dans mon monde de rêveries, alors que je sélectionnai une musique rythmée. J'imaginai déjà l'animation que je ferai dessus, afin de ponctuer ma propre bande dessinée. Un chef d'œuvre. Une bataille finale. Dans mon esprit, mes personnages se mirent en place, comme avant une pièce de théâtre, alors que je marchais sur un chemin connu par cœur. L'esprit bouillonnant, je pressai la touche Play, et le Fluide Bleu défila dans ma tête comme la bande vidéo d'un film HD.

Karudar, husky aux pouvoirs divins, dans sa forme finale, se tient devant le groupe des Trolls et des Yalia, pour la bataille ultime. Les notes graves et lentes au piano rendent compte de sa taille gigantesque, et de la menace qu'il représente. Ses multiples bras, son rictus plus que canin, ses ailes

de pierre craquelées, les circuits animatroniques qui lui sortaient du ventre, tous contribuaient à le rendre menaçant et sauvage. Il veut récupérer la Perle et détruire les Yalia pour de bon, et il le fera. Enchaîne sur un gros plan de son visage déformé en un sourire démoniaque. Le morceau de clavecin crescendo voit défiler les seize protagonistes, deux par deux, lentement, chacun étant prêt à se battre. Personne ne bouge, mais tous sont dans une posture de bataille. Le rythme s'accélère afin de montrer leur détermination, et le thème principal est joué de plus en plus vite. Soudain, la musique stoppe pour une seconde, avant de reprendre, ponctuée de percussions rapides.

Le thème au clavecin est joué plus fort, augmente de vitesse. Les quatre Yalia, ces pisciformes de deux mètres de haut, s'élancent comme des fusées vers le chien gargantuesque, leurs mains rayonnant de bioélectricité. Leurs poings et leurs éperons fument alors que la musique accélère, tentant de blesser le canidé théomorphe, sans succès. Karudar les envoie valser d'un coup de queue. Gros boum.

Panoramique des quatre hommes-poissons à terre. La musique change. Les douze Trolls, chacun représentant un animal, se regardent. L'un d'eux lance un cri de guerre, et tous s'élancent.

Le rythme rapide renvoie à Silyam, qui utilise ses yeux au regard pétrifiant sur Karudar, suivi de Ferren qui tente de griffer son adversaire, mais tous deux se font balayer d'une patte de géant. Le synthé renvoie à Carnos et à Gallia, qui utilisent leurs pouvoirs télépathiques pour lancer une armée de lutins contre le molosse. Celui-ci les croque d'un coup sec. Morceau de piano aigu, Blatty tente de le contrôler directement, mais le chien interrompt sa tentative en retournant son pouvoir contre elle.

Le thème principal reprend, rapide, et c'est Nibber, la plus rapide, qui se jette dans la bataille, attaquant si vite qu'on ne peut la voir. Le clavecin renvoie à Weisch qui utilise sa technokinésie pour manipuler l'ordinateur qui sert de cerveau à Karudar, mais échoue. Partie au violon, grave et lancinante. Cabela lance alors ses épées de glace, et atteint son adversaire à la patte avant. Celui-ci chancelle, mais se relève. Thème doux au piano, suivi d'un bruit de tronçonneuse; Benkan a brisé son autre patte d'un coup de poing bien placé-

« Regarde où tu marches, connasse! »

Je secouai la tête, appuyant sur Pause, et adressai un doigt d'honneur au conducteur qui avait failli me renverser. Je me laissais souvent emporter par mes rêveries, il était vrai. J'ai déjà failli me faire écraser plus d'une fois. Comme j'arrivais devant le lycée, alors il valait mieux éteindre mon téléphone. Le story-board serait pour une prochaine fois, et les rêveries aussi, sans doute. Mais un jour, mes animations seront si célèbres que tout le monde voudra en voir plus. Alors ça valait bien quelques injures, aussi injustement féminisantes soient-elles. Et encore, quand je commencerai mon traitement, j'aurai tellement l'apparence d'un homme que personne ne s'y méprendra plus jamais. Je pourrais alors enfin prendre mon véritable prénom.

J'y avais longuement réfléchi. Il me fallait un nom qui ne me fasse pas autant honte que celui-ci, un avec lequel je pourrais passer le reste de ma vie sans problème. Un prénom cool, classe et original, bien masculin, avec toutefois un léger charme androgyne. Facile à prononcer et à retenir. Et je l'avais longtemps cherché.

Au départ, j'avais regardé du côté des prénoms japonais: ça aurait été cool de se présenter en disant « Salut, je m'appelle Kanira », ou bien « Moi c'est Kaito, et toi? ». Quand bien même, le premier était le prénom d'un de mes personnages et le second avait déjà été choisi par mon ami d'enfance, lui aussi transboy. Alors je suis retourné en Europe, et ai fait le tour.

Sur le coup, ça avait ressemblé à une séance de création de personnage, dont le nom était une étape cruciale. Pas de prénoms polonais: trop compliqués, et ma génitrice ferait des commentaires que je préférerais éviter. Les anglophones étaient assez attrayants: Jack, Kyle, ou encore Lewis. Du côté de l'Espagne, pas trop de préférences, à part Bastian. L'Allemagne? Tobias, sans plus. En France, il y avait bien Martin, ou Mathieu, mais rien de bien intéressant. Quand aux noms à consonance est-européenne, c'était hors de question.

Puis je suis parti en Italie, pays des sonorités agréables, et ai trouvé le nom parfait. Classe, court, facile à écrire, avec une légère variante sur la prononciation qui me conférerait un air raffiné lorsque je dirais à mes fans:

« Mon nom est Carmine Sanden, pour vous servir. »

Mais la sonnerie des cours vint interrompre mes fantasmes onomastiques. Bah, qu'importe, j'aurais bien le temps d'y réfléchir avant de remplir les papiers.

La musique du combat final en tête, je franchis les grilles de fer bleu.